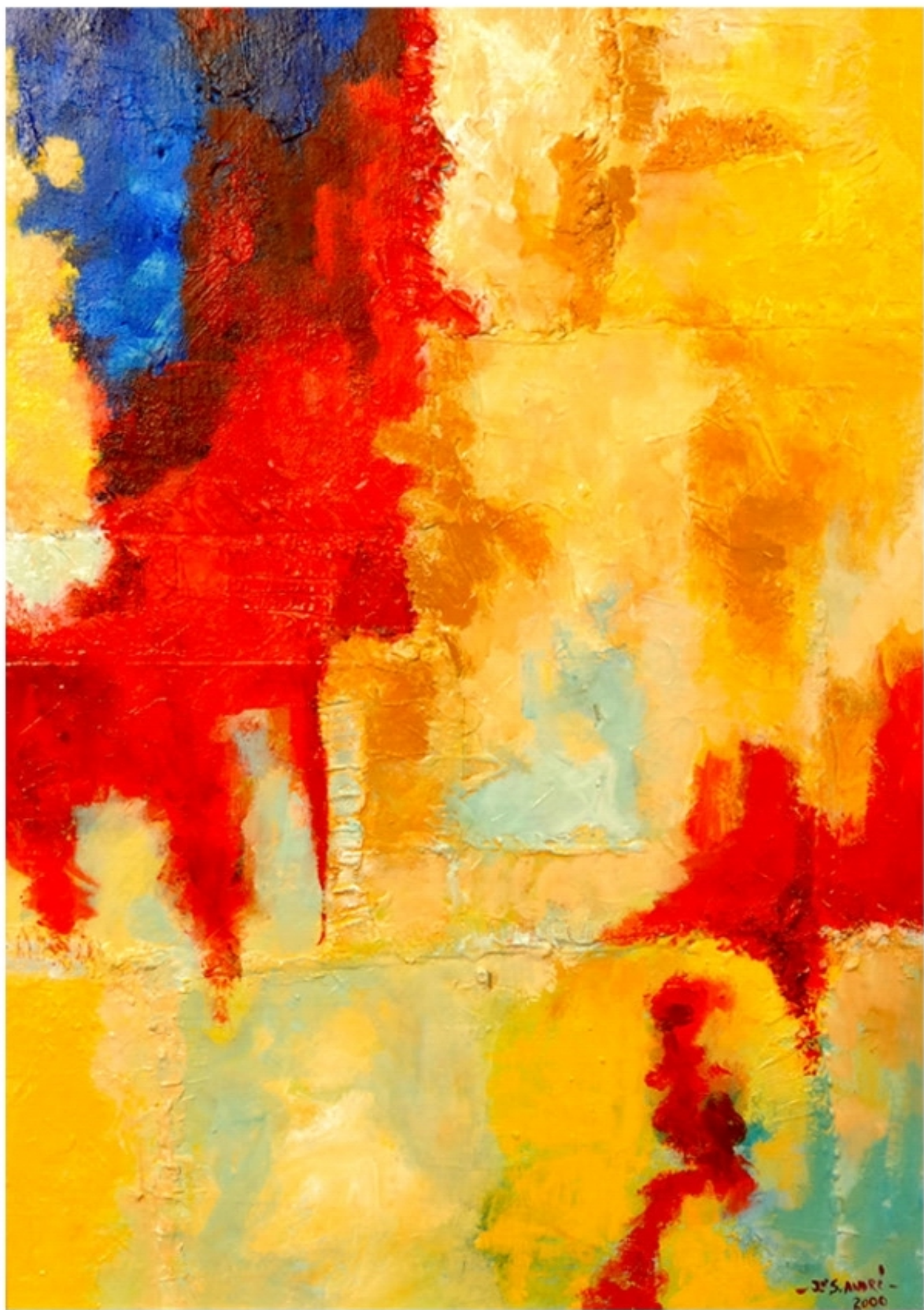


FRANCKY GUERRIER

Comme si les dieux pleuraient



Francky Guerrier
Comme si les dieux pleuraient (roman)

ISBN : 978-2-89454-472-3

Dépôt légal : deuxième trimestre 2021
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Design et mise en pages : Manuel Salgado
Couverture : *Cicatrices*, tableau de Jean-Salomon André, 2000
Éditeur : Frantz Voltaire

Les Éditions du CIDIHCA
430, rue Sainte-Hélène, bureau 401
Montréal QC
H2Y 2K7 Canada
Téléphone : 514-845-0880
Courriel : cidihca@yahoo.com

© Tous droits réservés, 2021

Francky Guerrier

Comme si les dieux pleuraient

(roman)

Les Éditions du CIDIHCA
Montréal, 2021

*

Depuis qu'il vivait seul, et cela malgré lui, Danton s'accoutumait à s'asseoir, très tôt le matin, dans le salon, face à sa tasse de café. Son regard vide était rivé sur les volutes qui lui rappelaient vaguement son enfance à Dessalines-Ville. De temps à autre, il portait la tasse à ses lèvres. Il semblait lui communiquer son désespoir, son désir de tout arrêter et de fuir. Il passait, en effet, le plus clair de son temps au travail, pensant que c'était là le seul moyen de noyer son chagrin. Ce matin-là, c'était différent. Il avait la nette sensation qu'une voix accompagnait les effluves de son café fumant. Cette voix le poussait à bousculer sa monotonie, à s'inventer d'autres rêves et à reprendre goût à la vie. La solitude et la tristesse le rongeaient de plus en plus. Il tournait en rond comme un lion en cage et procrastinait. Il était comme ceux qui remettent leur projet à demain pour s'apercevoir, le plus souvent, au soir de leur vie, que demain n'était qu'une illusion du passé que le présent avait forgé pour mieux se perpétuer. Ce matin-là, il avait décidé de rompre ce cercle vicieux qui l'avait gardé trop longtemps prisonnier. C'était devenu trop lourd pour ses épaules. Et tout à coup, l'idée de retourner au pays natal le faisait sourire, bien que cela fût un sacré bail qu'il n'y était pas allé. Son court instant de bonheur se dissipa très vite, car il se mit aussitôt à penser à toutes ces choses néfastes qui empêchaient ce pays d'hommes et de femmes libres et indépendants de prendre son envol. Il pensa surtout aux nouvelles en provenance de son

pays, les unes plus alarmantes que les autres, qui semblaient participer d'un projet malveillant de ternir sa réputation de Perle-des-Antilles. Des nouvelles qui, pour n'avoir de cesse de le présenter comme un pays de pestiférés, ne manquaient pas de faire fuir les voyageurs. « *Yo pa vale foumi ak vinèg* » (On ne prend pas les mouches avec du vinaigre), aurait dit sa mère, Antoinette, qu'on surnommait affectueusement Nenn-Anto.

Plongé dans ses pensées, ses doigts caressant négligemment sa barbiche épars, le regard perdu, Danton essayait de trouver une justification sensée à son voyage. Comment s'y prendrait-il pour en parler à ses enfants qui ne cessaient de manifester l'envie de retourner là-bas ? Ils étaient si jeunes quand ils en étaient partis. Même si l'occasion n'avait rien de bon, ils avaient failli y aller après le tremblement de terre du 12 janvier 2010. Leur grand-mère, que leur père adorait, s'en était sortie de justesse grâce à un Bon Samaritain. Ce dernier s'appelait Tinoppé, fils d'un parent éloigné. Refusant de finir sa vie dans la peau d'un misérable — c'était comme ça qu'il voyait son entourage —, il abandonna son village et vint s'installer à la capitale avec l'espoir d'apprendre un métier et de trouver un boulot. Tous les après-midis que fait le BonDieu, il rendait visite à Nenn-Anto. Le séisme du 12 janvier l'avait surpris en train de faire du porte-à-porte, son diplôme de technicien en informatique glissé dans une enveloppe. Il l'échappa belle, mais en resta traumatisé et épuisé à force de courir, par-ci par-là, au secours des blessés. Malgré son épuisement, il s'était dépêché de rentrer afin d'aller s'enquérir de l'état de Nenn-Anto.

Il parvint tant bien que mal, dans un état semi-conscient, à se frayer un chemin à travers les décombres, les gravats, les blessés et les cadavres qui jonchaient les rues. À son arrivée, Tinoppé pensait que les choses ne s'étaient pas si mal passées pour Nenn-Anto. La façade de la maison ne présentait aucun signe pouvant laisser croire qu'elle avait été touchée. Mais c'est en en faisant le tour qu'il se rendit compte qu'il n'en était rien. Une partie du toit s'était écroulée à l'arrière de la maison et emmurait Nenn-

Anto, la plaçant dans une fâcheuse situation. Coincée entre son lit et une partie du plafond effondré. Heureusement, la fenêtre entrebâillée de la chambre qui donnait sur la cour avait laissé l'air frais pénétrer. Pris de panique, il se mit à l'appeler de toutes ses forces, jusqu'à ce qu'il finît par entendre ses cris de détresse. Après avoir réussi à la calmer et à lui faire promettre de ne pas bouger, le cœur battant, il partit chercher de l'aide.

En moins de deux, Tinoppé, ce jeune homme élané et vif d'esprit, fut de retour, en compagnie de Lenglessou et Kadans, deux de ses amis, chômeurs comme lui, rencontrés à son école technique. Au pays natal, des écoles techniques, il y en a pas mal. Ça pousse comme des champignons, comme de la mauvaise herbe dans un terrain vague. Pourtant, le pays natal fait venir des techniciens de l'extérieur pour ses grands travaux de constructions — chaussées, routes, ponts et édifices administratifs — et même pour ses réparations d'équipements importants. À quoi donc servent les techniciens formés sur place, ceux qui ont consacré leur temps et dépensé leurs derniers centimes dans ces écoles techniques ? À l'aide de pinces, d'un marteau et d'une tige de fer transformée en levier, ils firent tomber la fenêtre, improvisant une issue de secours pour sortir Nenn-Anto de sa dangereuse position. C'était son jour de chance, car, quelques minutes plus tard, la maison succomba à l'une des répliques telluriques qui succèdent inmanquablement à la grosse secousse destructrice. Sans faire de blessés, la maison s'était aplatie tel un château de cartes, comme ce fut le cas pour la plupart des maisons du quartier. Les enfants et petits-enfants, ceux demeurant au pays comme ceux résidant à l'étranger, proches et amis de la famille, tous s'étaient réjouis de cette fin heureuse. Le plus heureux fut sans contestation Tinoppé, l'un des principaux bénéficiaires de la proverbiale générosité de Nenn-Anto. En effet, elle avait l'habitude de lui laisser un bol de riz aux haricots rouges, quand ce n'était pas un bon plat de riz blanc agrémenté de sauce de calalou. Elle aimait beaucoup ce garçon, parce qu'il était patient, courageux et déterminé.

Danton aurait pu profiter de l'occasion pour aller au pays. Il aurait pu prétexter la perte de plusieurs de ses amis ou l'obligation morale qui lui incombait d'aller visiter ceux qui étaient gravement blessés et amputés, ou même d'aller voir de *visu* les ruines de la maison de sa mère. Mais, il n'avait pas bougé. Il avait préféré s'écrouler dans le sofa du salon, à regarder la télévision, en passant d'une chaîne à l'autre, afin de suivre les nombreux reportages que les chaînes de nouvelles continues ne manquaient pas de diffuser sur ce petit pays malchanceux, parce que mal gouverné. Certains journalistes osaient même le traiter de « pays maudit ». Une propagande mesquine et méchante lui tombait dessus comme une arme de destruction massive. Danton avait aussi assisté au défilé des représentants des riches et puissantes nations qui, peut-être sous le coup de l'émotion, en profitaient pour promettre monts et merveilles, comme s'ils voulaient ainsi expier une fois pour toutes les torts considérables qu'ils lui avaient causés tout au long de ses deux cents ans d'existence. Mais en lieu et place des milliards promis, on avait plutôt assisté à l'arrivée sur les gravats et les immondices d'une nuée d'OISEAUX NOMADES GLOUTONS communément appelés, ONG, véritables états dans l'État et grâce auxquels les gentils bienfaiteurs reprenaient immédiatement de la main gauche ce qu'ils venaient de donner de la main droite.

En réalité, la motivation de Danton avait changé. N'ayant pas pu être sur place pour mettre la main à la pâte, il pensait se rendre utile autrement, en envoyant un peu d'argent à sa mère et à ses amis véritablement dans le besoin.

Assis dans le salon, il ressassait plein de choses, comme les images du palais présidentiel, transformé en un amoncellement de débris. Ce palais, symbole du pouvoir politique de ce pays de femmes et d'hommes fiers. Fiers d'avoir défait l'une des plus puissantes armées de l'époque coloniale : celle de Napoléon. Et pour cause, ces assoiffés de liberté avaient payé très cher cette arrogance : à coups de représailles économiques et d'une bonne mise en quarantaine. Il essayait de réfléchir aux difficultés sans nombre que devraient affronter les habitants de la ville meurtrie.

Un épais nuage brunâtre, mélange de poussière et de fumée, causé par la chute des immeubles et par des incendies, s'élevait au-dessus de la capitale, la plongeant instantanément dans une nuit précoce. Cloué devant son écran, Danton, affligé par un tel désastre, voyait la peur s'emparer de ses compatriotes, les troublant et les désorientant. Mais au pays natal, les gens ont la musique ancrée dans l'âme. Il suffisait d'un fredonnement et d'un roulement de tambour pour chasser le désespoir. Ce n'est pas pour rien qu'on dit de ce peuple qu'il est résilient. Une résilience qu'on pouvait voir à travers cette parade de croyants qui psalmodiaient un refrain de miséricorde, à travers l'effort et la solidarité d'un peuple, sans moyens appropriés, pour secourir ses enfants piégés par le tremblement de terre, à travers la force et l'envie de vivre de ces rescapés encore groggy. Tellement de choses à se rappeler à propos de cette catastrophe surnaturelle, comme disaient certains, qui avait frappé ce pays misérable où les habitants se moquaient souvent de la pauvreté et de la faim. Ils vivaient au jour le jour, chantaient, dansaient, riaient et prenaient la vie comme elle venait, tout simplement, sans penser à ce lendemain qui trouble le sommeil des nantis. Parmi toutes ces choses qui défilaient dans l'esprit de Danton, comme si elles dataient de la veille, il y avait celle-ci qu'il trouvait inconcevable, hideuse, et qui hantait ses nuits. Il s'agissait d'un monsieur, originaire du pays natal, qui parlait à la télé. Celle qui lui posait des questions l'appelait docteur. Il avait l'air prétentieux et très sûr de lui-même au début de l'entrevue. Mais quand elle lui demanda pourquoi il avait quitté le pays au moment où les gens avaient le plus grand besoin de soins, il devint aussitôt très évasif et embarrassé. Il prétendait qu'il était en état de choc et n'avait ni équipements, ni trousse de premiers soins pour intervenir auprès des blessés. Une pointe de colère, qu'elle tentait de dissimuler, fit frémir les lèvres de la journaliste qui lança : « Mais vous saviez très bien que les secours allaient arriver. D'ailleurs vous avez décampé à bord d'un des avions qui ont transporté là-bas secouristes et équipements médicaux. Expliquez-nous,

pourquoi êtes-vous ici au lieu d'être là-bas avec vos compatriotes qui ont le plus grand besoin de vous en ce moment ? » Ce personnage suffisant bégaya sans pouvoir trouver ses mots. Il n'avait pas prévu de répondre à ce genre de questions embarrassantes. Il avait peut-être cru soigner son image de marque avec ce temps d'antenne télévisuel. Et, pourtant, il en était ressorti blafard et abattu. Danton, non plus, n'était pas dupe. Il était convaincu que le fanfaron avait fui les lieux en toute connaissance de cause, alors que sa présence, même en l'absence de médicaments, aurait pu aider à sauver des vies. Ce n'était pas sans raison que le peuple préférerait un vagabond de grands chemins à ces bardés de diplômes, même lorsque cela ne résolvait pas vraiment les problèmes qui l'assaillaient de toute part. Au contraire, n'est-ce pas le genre de choix qui, pour un peuple, peut se révéler suicidaire ? pensa Danton.

La pièce était silencieuse. Par les fenêtres entrouvertes lui parvenaient, de temps en temps, la musique stridente des cigales des alentours et le bruit désagréable des voitures passant dans sa ruelle. Quelques années plus tôt, Danton avait pris la décision de créer un comité de quartier, dans le but de demander à la Ville d'élever des dos d'âne dans certaines rues très fréquentées par des écoliers du quartier. Il voulait éviter que l'un d'eux se fasse écraser par ces chauffards qui ne respectaient pas la limite de vitesse. À l'époque, ses enfants étaient petits. Ils bavardaient avec leurs camarades en rentrant de l'école, sans égard au danger. Depuis, ce dossier de dos d'âne moisissait au fond d'un tiroir de la « Ville » qui, ayant d'autres chats à fouetter, n'en voyait pas l'utilité. Et puis, à quoi bon investir dans un projet qui ne serait pas rentable dans les urnes ou qui ne générerait pas de grosses commissions en retour ?

Aujourd'hui, ses enfants ont grandi et le risque de les voir renversés sur la chaussée par un chauffard n'est plus le même. Malgré tout, son cœur s'accélère quand Danton entend un crissement de pneus. À son arrivée dans ce pays, il s'était cru au pays des hommes intègres, mais au fur et à mesure de son enracinement, il avait fini par comprendre que l'homme est ce qu'il

est, à savoir une dualité : en même temps bon et mauvais. Il a ses qualités et ses défauts, ses vertus et ses vices. D'un pays à l'autre, la différence est infime, caractérisée par de menus détails que seul l'œil exercé de l'anthropologue peut déceler. Et encore... Dans son pays natal, les hommes de pouvoir, fortune faite, placent leur pactole en Suisse ou ailleurs, alors que ceux d'ici, à défaut de pouvoir le placer dans un paradis fiscal, le cachent dans le sous-sol de leur petit château, et quand le peuple souverain demande des comptes, des liasses de billets disparaissent dans la cuvette de la toilette. Ils oublient cependant un détail majeur : imperméables, les billets de banque ont plutôt tendance à refaire surface. Comme l'histoire de cette nymphomane perverse dans *Verre cassé* d'Alain Mabanckou, qui se débarrasse de la preuve dans le bol des toilettes, preuve qui ressurgit pendant que son mari est en train de pisser.

La perfection étant un idéal, chaque individu, chaque peuple se bat à sa manière pour l'atteindre. On ne saurait prétendre la détenir de quelque façon que ce soit, dans quelque discipline ou domaine que ce soit. L'important, c'est l'éducation, la recherche poussée, l'environnement dans lequel grandissent et s'épanouissent les enfants... Il faut s'efforcer jour après jour de garder un minimum de dignité par rapport à soi-même et vis-à-vis des autres. Le vrai problème surgit surtout quand on oublie les autres, quand on perd ses repères, ses valeurs, quand on se prend pour Dieu. Nenn-Anto disait : « *Manyen gen wont ti nonm !* » (Sois gêné, petit !). Et, en vérité, c'est l'absence de cette honte, de cette gêne qui porte les gens à commettre des mauvais coups. Cette gêne, cette petite voix intérieure qui parle au moment de passer à l'acte, surtout quand il met en péril le bien commun, le bien ou la vie d'autrui. « Que pensera ma femme ? », « Pourrais-je regarder mes enfants en face ? », « Que diront mes bons amis ? », « Et la société... ? » Ce scrupule — n'est-ce pas ce qu'on appelle la conscience ? — oblige tout un chacun à bien se comporter, à éviter tout comportement déviant ou antisocial, mais son absence empoisonne la vie.

Brusquement, Danton se leva pour aller écarter les lamelles verticales du store qui masquaient la rue. Il resta là, silencieux, balayant du regard le trottoir et les bâtisses d'en face, avant de regagner la cuisine pour y préparer un autre café fumant. Sa tasse à la main, il fit quelques pas dans le couloir avant de retourner s'asseoir sur le sofa. Il but calmement, à petites gorgées, son café, tout en se souvenant de sa grand-mère. En l'absence de Nenn-Anto, elle le réprimandait lorsqu'il buvait hâtivement son café au lait, celui qu'il prenait au déjeuner, avant de partir à l'école. À ce moment précis, il décida enfin de rentrer au pays natal, prétextant que cela faisait trop longtemps qu'il n'avait pas rendu visite aux siens. Il se leva, attrapa le carnet d'adresses où se trouvait le numéro d'une agence de voyage, prit le téléphone et appela. Quelques minutes plus tard, il sut que, très bientôt, un avion le conduirait au pays natal. « Qui c'est qui va bientôt rentrer au bercail ? », se demanda-t-il en souriant.

En fait, ce qui motivait le voyage de Danton, c'était cette belle jeune femme rencontrée sur un réseau social. Il se connectait de temps en temps et visitait plusieurs sites web. Il collectait alors des informations de toutes sortes pour sa thèse de doctorat en cours de rédaction, intitulée : MON PAYS À L'ENVERS. Il proposait d'exposer et d'analyser les travers de son pays natal, de suggérer des contrepoids aux forces d'inertie qui freinaient son développement. Sur l'un de ces réseaux sociaux il avait vu les plus belles photos du monde, des photos inimaginables. Il les contemplait pour satisfaire ses fantasmes, ou du moins ce besoin de tendresse dont il était privé depuis la mort de son épouse. À force de regarder des photos, il finit par comprendre que, grâce à cette toile gigantesque baptisée Internet, le monde était en train de se métamorphoser inexorablement. Ce système, accessible depuis n'importe quel endroit de la planète, transcende les frontières. Il ouvre la voie à ce qu'on pourrait appeler l'ère du vedettariat instantané. Il n'est plus besoin aujourd'hui de faire ses classes dans un conservatoire ou une école de théâtre. Plus besoin d'apprendre sur le tas auprès d'un maître, d'accepter des petits boulots

dans des séries ou des films minables avant de décrocher le rôle décisif qui propulse tout artiste au sommet de sa gloire. Fini ce temps-là, car, à l'aide de ce réseau tentaculaire, on pouvait créer sa propre publicité, se faire son propre cinéma, en jouant sa propre comédie ou son propre drame. Il offrait une telle liberté. Comme celle de briser tous les interdits, d'explorer les endroits les plus secrets, de voir ce qu'on n'avait jamais vu, d'oser faire ce qu'on n'avait jamais osé faire, ne serait-ce qu'un instant. L'Internet débarrasse l'humain de tout malaise et de certaines inhibitions, le pousse à essayer des choses jusqu'alors prisonnières de son imaginaire. Grâce à lui, on pénètre aisément au cœur de l'inconnu. Cet immense réseau d'informatique met à la disposition de l'homme tout ce qui peut satisfaire un esprit curieux, et cela dans tous les domaines de l'activité humaine. Et c'est peut-être là le danger. En effet, si l'Internet met à la disposition de tous tout ce que les êtres humains ont produit de beau et d'utile — on peut sans quitter son salon visiter en temps réel les meilleurs musées du monde, fréquenter les collections des plus grandes bibliothèques existantes actuellement —, il recèle également quelques pièges dans lesquels on peut tomber facilement, si on n'y prend garde. Cette immense toile d'araignée est un marché immense où on peut tout acheter et tout vendre à sa guise. Il suffit d'un clic pour finaliser un achat, conclure une transaction comme le dernier des demeurés et, l'instant d'après, se demander s'il ne faut pas être un peu con pour agir de la sorte. La réflexion de Danton portait sur ces millions de gogos, cibles des cyber-arnaqueurs pour lesquels le monde était devenu un terrain de chasse sans limites.

Comment un Montréalais, sain d'esprit, allait-il expliquer à sa famille qu'il s'était fait arnaquer de vingt mille dollars par un inconnu résidant à Abidjan ? Il va de soi que celui-ci avait pris le soin de préciser, dans la correspondance, qu'il travaillait dans une banque et que le message était ultra confidentiel. Le stratagème aurait dû être quand même facile à comprendre. L'Abidjanais avait un jour envoyé un courriel annonçant au Montréalais qu'il

était l'unique bénéficiaire testamentaire de plusieurs millions de dollars. Il avait expédié un premier courriel à une centaine de personnes et fait promettre à chacun de ses « poissons » de garder le contact avec lui. Ainsi parvenait-il à susciter l'envie chez sa future victime, à l'appâter, à la faire saliver comme un chien. Deux ou trois semaines plus tard, un second courriel motivait un peu plus encore les intéressés. C'était comme lancer une ligne de pêche et, de temps à autres, faire faire de petits bonds à l'appât, en attendant que le « pigeon » morde et de le ferrer. En règle générale, à l'instar des poissons les plus voraces, ce sont les adorateurs de l'argent facile qui se font attraper les premiers. Ils salivent trop vite et se font piéger rapidement. L'appât est là et le fil se tend sitôt que le poisson a mordu. Très souvent, l'arnaqué comprend trop tard qu'il a été abusé. Il a déjà transféré plusieurs centaines de dollars destinés à l'ouverture du pseudo dossier, à l'authentification des documents et à l'achat de timbres, car le tireur de ficelles lui a laissé entendre qu'il connaissait un notaire honnête, spécialiste du droit successoral, et auquel il allait naturellement confier le dossier. Sans oublier de lui rappeler que tout cela était top secret, et qu'il devait n'en parler à personne sous peine de faire échouer l'opération.

Une semaine plus tard, un autre message arrivait dans la boîte du Montréalais, le prévenant que le dossier était déposé chez le notaire, lequel réclamait un tiers de ses honoraires avant de procéder à son étude. Fier d'être l'heureux destinataire de ce cadeau tombé du ciel, le Montréalais fonçait tête baissée. Il courait à une agence de transfert d'argent pour s'acquitter de ce premier tiers. À chaque nouveau courriel, il y avait de l'argent à expédier pour couvrir des frais de services. Désirant rapatrier son legs au plus vite, il ne mettait pas longtemps à verser le deuxième tiers des honoraires du notaire. Un matin où s'abattait un froid de canard sur Montréal, un vaste voile gris avait caché le soleil. Ce voile avait, par la même occasion, jeté une couche de morosité dans le cœur de certains habitants. Dans ces moments de déprime, la plupart des Nord-Américains songent de plus en plus

à voyager vers les pays chauds. Pourtant, ce matin-là, un Montréalais espérait le message de sa vie. Ce genre de message qui inonde le cœur de chaleur malgré le froid mordant : un million sept cent soixante-dix-huit mille deux cent quarante-trois euros, et des poussières, inscrits en lettres et en chiffres sur un formulaire où se trouvaient, écrits en lettres capitales, ses nom et prénom. La seule chose qui lui restait à faire, c'était d'apposer sa signature au bas du formulaire et, ensuite, de le retourner par courrier recommandé au cabinet du notaire, accompagné bien évidemment du dernier tiers des honoraires.

Dans une situation de joie intense, certains individus se laissent emporter par une sorte d'ivresse qui les privait instantanément de leur réflexe et de leur bon sens. C'est ce qui était arrivé à ce Montréalais qui n'avait pas encore compris qu'il se faisait escroquer. Mais, en même temps, cela faisait plus de six mois qu'il était en contact avec cet Abidjanais auquel il avait transféré plusieurs milliers de dollars. Renoncer quand on est si près du but eut été, de l'avis général, stupide. Une fois encore, il se pointa au bureau de transfert d'argent et expédia le dernier tiers des honoraires du notaire, se rendit ensuite au bureau de poste expédier le formulaire comme cela était exigé. Il fut heureux et se félicita d'avoir finalisé l'opération. Pourtant, deux jours plus tard, un dernier message vint jeter un gros doute dans son esprit. On lui notifiait de transférer deux pour cent de son legs, en paiement de la commission due à l'intermédiaire qui lui avait permis d'y avoir accès, avant que l'argent ne soit viré sur son compte. Il trouva cela très logique. Il répondit aussitôt en demandant que la somme soit prélevée de son héritage. Mais, dès l'ordre donné à l'Abidjanais d'effectuer le prélèvement dans son prétendu legs, toutes ses tentatives de communication étaient restées lettre morte. La seule réponse qui s'affichait sur son écran était : MAILER-DAEMON... Trop tard ! Il s'énerva et s'arracha les cheveux avant de comprendre qu'il était le dernier des abrutis.

Quand, en lisant les faits divers de certains journaux, on tombe sur ces histoires hilarantes, à première vue, on pourrait

hâtivement en conclure que ces « Africains » — qui ne sont pas les seuls, on s'entend, à jouer ce genre de tours — ont en quelque sorte renversé la vapeur. Quelques siècles avant l'Internet, les esclavagistes ont infligé à leurs ancêtres des sorts d'une cruauté inhumaine. Mais, en considérant leur délit, tout aussi punissable, on conviendra d'une voix unanime que les deux actes : l'escroquerie et l'esclavage, n'ont rien de comparable. Le premier dépouille l'homme de son bien, et le second lui ôte sa liberté de façon arbitraire. Entravé, les fers aux pieds et aux poignets, il est forcé de quitter sa terre, sa culture et les siens... Il est conduit dans des conditions innommables vers un pays lointain où, fouetté jusqu'au sang et marqué au fer rouge, il est tout au long de sa vie traité comme bête de somme corvéable à merci dans les champs de tabac, d'indigo, de canne-à-sucre ou de café... On parle d'un crime contre l'Humanité. S'excuser auprès de ces hommes et femmes humiliés et dénaturés est loin d'être suffisant. C'est comme demander à un braqueur de banque de garder son butin, parce qu'il reconnaît sa culpabilité et regrette ses faits et gestes criminels. Évidemment, avouer un méfait est un acte courageux, mais cela ne devrait pas dispenser des peines encourues. Il en est de même pour les pays esclavagistes qui ont construit leur richesse sur le dos et au prix du sang des esclaves. C'est un grand pas dans la bonne direction, le fait qu'ils reconnaissent leur responsabilité dans ce crime ineffable, ce qui ne devrait pas les dispenser de la réparation des souffrances et des torts infligés à ces gens. Ce n'est que lorsque tous ces maux auront été réparés que la Justice Humaine retrouvera ses lettres de noblesse. On imagine l'immensité de la bêtise, si le brave Jean-Jacques Dessalines n'avait pas mis fin à la barbarie de Napoléon Bonaparte en proclamant la liberté des Noirs et de tous les opprimés de la terre, conférant *ipso facto* aux Droits de l'Homme une portée vraiment universelle.

C'est dans ce marigot électronique, fourmillant d'escrocs que Danton avait rencontré cette jeune femme à la silhouette athlétique qui l'invitait à devenir son ami. Ses photos étaient

sublimes. Grande, la poitrine généreuse, la jeune femme s'im-misça peu à peu dans son esprit au point d'y faire germer l'idée d'une nouvelle vie. Il avait déjà reçu pas mal d'invitations sans y porter la moindre attention. Mais cette fois-ci c'était différent. Pour dissiper ses doutes, il décida d'enquêter sur cette jeune femme longiligne, au teint chocolat et aux lèvres sensuelles. Ça ne l'avait pas mené à grand-chose, car il avait seulement appris qu'elle venait de la même région et de la même ville que lui : Dessalines-Ville. Et, vu l'effet que Félicité lui faisait, on pouvait se demander s'il voulait vraiment poursuivre ses recherches. Il savait qu'elle habitait, comme de nombreux jeunes du pays natal, la capitale, cette ville surpeuplée de chômeurs et de truands, où la majorité d'étudiants étaient marginalisés et laissés pour compte. Ils étudiaient à tue-tête sans avoir la certitude que le diplôme convoité leur donnerait accès à un emploi. Capitale désorganisée, les espaces et centres de loisirs pour jeunes écoliers manquaient sérieusement ou n'existaient quasiment plus. Danton, qui avait lui-même connu l'exode vers cette grande ville, essayait de se représenter cette jeune femme dans cette jungle. Originaire de la province, éloignée de sa famille, de quoi et comment vivait-elle ? Faisait-elle partie de ces jeunes femmes venues étudier à la capitale, mais qui se détournent de leur projet de vie au profit des promesses mirobolantes des vautours en mal de chair fraîche. Toutes ces réflexions invitaient Danton à se tenir sur ses gardes vis-à-vis de cette jeune femme. Pourtant, il ne parvenait pas à se débarrasser de la fascination qu'elle exerçait sur son esprit.

Un proverbe de son pays natal dit : « *Chen grangou pa jwe* » (Ventre affamé n'a point d'oreilles). Dès lors, il comprit qu'il était la proie de cette jeune femme. Malgré tout, obnubilé par la photo de Félicité, il était resté médusé face à son sourire éclatant et la fraîcheur de son visage. Il était troublé par la manière qu'elle avait de se mordre voluptueusement les lèvres, tout en donnant l'impression de plonger le regard dans l'infini. Ça le fascinait et lui faisait perdre la tête. Ses yeux pétillants ressemblaient à ceux de Yole Dérose, cette jeune et magnifique interprète de la chan-

son haïtienne que Danton admirait quand il était adolescent et qu'il allait, quelques fois, applaudir et écouter au ciné Rex théâtre en économisant des sous bien longtemps avant l'événement. Il était capable de l'écouter et la regarder sans se lasser, alors qu'elle chantait et dansait presque toujours aux côtés de son mari, Ansy, qu'il prenait soin d'effacer comme si c'était une tache à côté de sa femme. Souvent, après le spectacle, Danton restait un bon moment devant le complexe théâtral, espérant en vain rencontrer l'artiste. Une fois, la veille d'un spectacle de Yole et Ansy, il traversa le Champs-de-Mars par la rue Capois et tomba par hasard sur Yole. Elle marchait seule, vers une voiture garée juste devant le cinéma. Elle tenait un étui à guitare dans la main droite et un sac à main qu'elle portait au pli du coude. Elle distançait son mari de quelques longueurs. Il transportait, lui aussi, une guitare sèche. Danton, son sac d'étudiant sur le dos, se précipita auprès d'elle pour lui proposer son aide, qu'elle accepta, lui permettant ainsi d'ouvrir la portière de la voiture. Il en profita pour lui demander un autographe, dont elle le gratifia généreusement, en plus d'un beau sourire. Danton fut comblé et partit en trombe raconter son exploit à ses amis.

Mais ce qui attirait l'attention de Danton au moment où il avait posé ses yeux sur la photo de Félicité, c'était la grâce qu'elle dégageait. Elle était élégamment vêtue et posait avec un naturel envoûtant. Et, en quelques secondes, il se rappela avoir déjà vu cette grâce chez une actrice qu'il aimait regarder, surtout quand elle était projetée sur grand écran : Elizabeth Taylor. C'était sa préférée parmi les grandes vedettes féminines de cinéma. Il l'avait vue pour la première fois dans *Une place au soleil*. Un samedi soir pluvieux, il s'était retrouvé seul avec elle. Il était allongé sur un petit lit tressé de fil de fer qui grinçait, chaque fois qu'il bougeait. Et, elle, était coincée dans une petite télé en noir et blanc. Danton s'était imaginé dans ses bras en train de lui faire l'amour. Mais sa mère, Nenn-Anto, avait mis fin à sa rêverie, en lui faisant remarquer qu'il se faisait tard. Elle lui avait ordonné de rentrer les chaises sous la tonnelle pour les abriter en cas de forte pluie,

de renverser la table et de verrouiller les portes avant d'aller se coucher. Mais en fait, elle avait appris de ses parents et grands-parents que, si elle ne pliait pas les chaises et ne renversait pas la table, c'était comme si elle invitait implicitement les « Morts » avant la Toussaint. Et quand on les invite, il faut bien les nourrir. Elle avait un tic qui consistait à prendre une grande respiration en disant : « *Hum ! Tan ale tan pa tounen* » (Hum ! Le temps s'en va mais ne revient pas).

Tous les soirs, avant d'aller se coucher, Nenn-Anto pliait les chaises et renversait la table. Ce soir-là, pendant que Danton fantasmait sur Elizabeth, un sommeil léger s'empara de sa mère dans la chambre voisine. Elle se voyait tenir la main de son défunt mari, le père de Danton. Il l'entraînait sous le manguier du jardin de Haut-Marchand. Il y avait un drap blanc et propre étalé par terre. À peine venait-elle de s'allonger pour s'offrir à son homme qu'elle aimait tant, que le jappement criard d'un chien et les invectives de Tonton et Alida l'avaient réveillée. Ces deux fous amoureux se soulaient la gueule à longueur de journée, injuriaient le chien squelettique et lui lançaient des pierres, le prenant pour un loup-garou. En se réveillant, Nenn-Anto s'était rappelé qu'elle n'avait pas porté la culotte rouge qu'on lui avait conseillée et qu'elle portait habituellement avant d'aller dormir. Cette culotte rouge qui l'empêchait de tomber enceinte de son défunt mari. Elle la prit de sous l'oreiller, la tint de ses deux mains, passa les pieds dedans et la tira jusqu'à ce qu'elle cachât son sexe et ses fesses. Depuis sa chambre, elle appela une dernière fois Danton pour obtenir confirmation que les chaises étaient rentrées et la table renversée. Déjà dans les bras d'Elizabeth, il confirma par un « oui *man* » expéditif, ce qui rassura Nenn-Anto qui replongea aussitôt dans un sommeil profond et agréable, jusqu'à ce que le chant du coq vînt la tirer de son lit. Il ne se passait pas un jour sans que Nenn-Anto ne renouvelât les gestes et les rituels qu'exécutaient ses parents et ses grands-parents par crainte d'offenser leur esprit. Le matin, à son réveil, après avoir préparé le café, avant de verser une tasse à quiconque, elle

remplissait un gobelet blanc à anse et en faisait une libation aux quatre points cardinaux, en psalmodiant : à papa Gede, maître des cimetières, ce *lwa* — Esprit — qui la chevauchait chaque fois qu'elle rendait un service aux Morts, à Erzulie Dantor, à tous ses défunts parents et grands-parents, et aux Invisibles.

Danton, sur une autre photo, tomba encore en pâmoison devant les lèvres de Félicité. Des lèvres gourmandes qui pousseraient un curé à trahir Dieu. Charmé, il n'arrêta pas de répéter, à part soi : « Cette jeune femme est une artiste. » Elle savait se vendre, et Danton avait toujours aimé le côté excentrique des artistes. D'un seul clic, il avait accepté l'amitié de la jeune femme. Dès lors, il ne pensait et ne vivait que pour elle. Quand il allumait son ordinateur, ce n'était plus pour travailler sur sa thèse de doctorat axée sur une vraie remise en question de la façon de faire des dirigeants de son pays. Il poussait l'audace jusqu'à leur demander de s'inspirer des bonnes solutions des pays voisins, quitte à les adapter à la réalité du pays natal, insistant sur le fait que toutes les nations dignes de ce nom procédaient de cette manière. « C'est fou de croire qu'il faudrait tout le temps réinventer la roue », écrivait-il à ses amis. Auparavant, quand il tapait assidûment sur les touches de son clavier, c'était pour essayer d'achever son travail qu'il jugeait primordial. Il pensait même l'acheminer à son grand ami qui occupait à l'époque une fonction de haut rang dans le gouvernement du pays natal. Mais, depuis sa rencontre virtuelle avec Félicité, il n'avait plus le même enthousiasme. Quand il allumait son ordinateur, comme un océanographe guettant la présence du grand requin blanc, il ne cherchait qu'à détecter le moindre signe de présence de Félicité, la brune envoûtante qui savait choisir ses mots pour le séduire. Elle étonnait en effet Danton avec ses phrases savoureuses et, quelque fois, débordantes de sensualité, débutant toujours par : mon cœur, mon adoré, mon doux, etc. Et on était loin du coup fatal qui réduirait le cœur de Danton en miettes.